

Extraits d'une lettre envoyée par Michel de Cubières , citoyen et soldat, à sa tante Madame de Gasq de la Ramière à Bagnols-sur-Cèze.

Le 16 juillet 1789, alors que l'on commençait à démolir la Bastille je me trouvais Rue de Tournon, chez Mme la Comtesse de B<sup>1</sup>

Vous savez, lui dis-je, Madame, qu'avant-hier on a pris la Bastille d'assaut, et qu'aujourd'hui on démantibule la place, qu'on la démolit et qu'on ne veut y laisser pierre sur pierre. Je n'ai pas eu le bonheur d'assister à ce siège mémorable ; je n'ai pas eu celui d'y contribuer. Permettez vous que du moins, j'aie voir renverser ce colosse infernal, et que je sois témoin de sa destruction entière ?

Allez me dit-elle, avec regret : je voudrais bien vous y suivre ; mais on ne laisse point passer les voitures, et je suis obligée de rester chez moi quand toute la ville est sur le pied...

En moins d'une demi-heure je fus devant le tyrannique Château... Quelle ne fut ma joie, lorsque levant les yeux avec empressement je ne vis plus sur la plate forme de l'édifice ces formidables tubes d'airain que trois jours avant j'y avais remarqué avec effroi, et qui, braqués sur les passants, menaçaient de vomir la mort au moindre signal de la vengeance. Jugez comme ma joie augmenta, lorsque je vis quelques créneaux déjà désassemblés et que l'air m'apporta la poussière des parapets déjà frappés du marteau...

Savez-vous ma chère tante, de quelle espèce de soldats sont composés ces fiers bataillons? Ce sont de braves bourgeois qui se rassemblent d'abord dans les Eglises de la Capitale nommées Districts depuis ce moment et qui marchent en patrouille...

Dans l'une de ces patrouilles je reconnus mon tailleur, mon perruquier dans l'autre ; celle-ci m'offrit le visage de mon boulanger ; mon cordonnier m'apparut à la suivante ; je ne remarquais mon confesseur dans aucune, par une raison que vous devinez. Les Eglises au reste étant nuit et jour occupées par les généreux défenseurs de nos libertés. Ces bourgeois fantassins manquant un peu de grâce, à la vérité ; quand il s'agit de présenter les armes, de faire demi tour à droite, demi tour à gauche etc... C'est M le marquis de la Fayette qui les commande ; ce jeune et sage la Fayette dont le nom brillera à jamais dans l'histoire de deux révolutions immortelles, nées l'une ni l'autre du saint amour de la liberté.

Mais revenons à la Bastille... Elle était gardée, lorsque j'y arrivai ; par ces patrouilles Bourgeoises mêlées d'un grand nombre de curieux et de plusieurs personnes du Peuple : je demandais à y entrer ; on me répondit que je ne le pouvais pas, à moins de présenter une permission de MM les Electeurs de Paris.

Je n'en avais pas et voyant qu'il était inutile d'insister, je retournais tristement sur mes pas lorsque je rencontrais deux Abbés que j'estime fort parce qu'ils sont l'un et l'autre bons citoyens et écrivains distingués : c'était MM les abbés Brizard et de Courmand, ce dernier étant professeur au Collège Royal...

« Voilà donc les Gens de Lettres sans logement dans Paris, dit-il en plaisantant, la Bastille va être démolie. J'aurais voulu m'y promener durant quelques heures et visiter les chambres occupées par Voltaire, Diderot, Crébillon fils, Marmontel, etc... La Bastille fut de tous temps l'Hôtel des Gens de Lettres et des Grand Seigneurs, et le roi ne la louera plus en chambre garnie ; quel dommage ! ».

Cette saillie nous fit sourire ; la tristesse nous reprit cependant lorsque nous vîmes qu'il était impossible de satisfaire notre curiosité et sans Monsieur Dusaulx qui heureusement vint à notre secours nous aurions fini par nous désoler. Monsieur Dusaulx est un des Electeurs de la ville de Paris, et il était chargé de venir s'emparer de tous les manuscrits et livres imprimés qui étaient renfermés dans ce cachot de la pensée. Il était accompagné d'autres électeurs.

---

<sup>1</sup> Comtesse Fanny de Beauharnais, grand tante de Napoléon Bonaparte qui vivait alors avec Cubières.

Voilà Monsieur Dusaulx m'écriai-je en le voyant passer ; il pourra peut être nous faire entrer à la Bastille. Oui oui, répliqua t'il vivement. Il tira de sa poche l'ordre qu'il tenait du Comité Municipal, toutes les grilles s'ouvrirent à cette vue et il nous fit entrer les premiers.

A peine entrés dans la troisième cour, nous y rencontrâmes Monsieur le comte de Mirabeau qui venait d'y conduire une jolie femme, apparemment pour lui montrer son ancien logement, et nous crûmes voir une belle fleur au milieu d'un buisson d'épines. La vérité est que Monsieur de Mirabeau avait aussi un ordre, nous dit on, pour venir faire la moisson des manuscrits et je ne doute pas qu'il n'en ait remporté plusieurs très curieux, qu'il préfère sûrement à ses titres de noblesse. J'aurais bien voulu en ramasser à mon tour ; mais je n'avais ni permission ni ordre et ce souvenir réprima ma tentation. Apercevant toutefois à mes pieds une lettre que je pouvais lire en me baissant, j'y appliquais mes yeux d'aussi près qu'il me fut possible ; elle était courte ; je l'ai retenue facilement, et en voici le contenu :

« Je vous envoie un jeune homme qui a déplu à la femme de chambre d'une très grande Dame : il paraît par sa conduite qu'il a de fort mauvais desseins : vous le mettez d'abord au pain et à l'eau pour toute nourriture, et vous le garderez huit jours. Si au bout de ce terme vous ne recevez point de mes nouvelles, vous vous en déferez de la manière accoutumée. J'ai l'honneur d'être et..... ».

J'avais oublié de vous dire, ma chère tante, que pour prendre la Bastille, on avait d'abord mis le feu à l'appartement du Gouverneur et que la flamme s'étant répandue dans les cours elle avait brûlée en partie les papiers qui y étaient épars ; ce qui m'empêcha de lire la signature précédente. Il y a apparence qu'elle fut adressée au Gouverneur et dictée ou écrite par un Ministre.

Une autre que je crois être d'un lieutenant de police, renfermait ces mots :

« Je fais balayer tous les matins et nettoyer avec grand soin la ville de Paris, et l'homme que vous remettra de ma part l'Exempt \_\_\_\_ à la rage de s'y promener tous les jours avec des habits vieux et sales ; je lui ai fait dire bien des fois de se vêtir plus décentement ; il m'a fait répondre que sa mauvaise fortune ne lui permettait pas d'avoir des habits plus riches. Sa mauvaise fortune !.... Ce n'est pas une raison à donner : un pauvre dans une grande rue est comme une tâche d'huile sur un beau meuble, et je n'aime à voir des tâches d'huile nulle part. Vous garderez donc \_\_\_\_ jusqu'à ce qu'il ait trouvé les moyens de se mieux vêtir ».

La belle chose que la propreté, s'écria l'Abbé de Courmand ! Que je n'ai l'auteur de cette lettre pour le cuisiner ! je mangerai ses ragoûts sans défiance.....

Il était près de 9 heures du soir et la nuit allait commencer... il fallait profiter du temps qu'il restait pour visiter l'intérieur du château.

Un vieux invalide nous conduisait alors par la petite porte d'une des huit tours et montant avec lui l'un après l'autre un petit escalier circulaire et étroit, nous entrâmes bientôt pêle-mêle dans les chambres des Prisonniers, que Messieurs les assiégeants avaient eu l'impolitesse de ne pas refermer après en avoir fait sortir les ministérielles victimes. Quels sentiments nous éprouvâmes en voyant de près, en touchant même avec la main ces énormes verrous qui sont aux portes, et ces triples rangées de barreaux qui se croisent sur les fenêtres ! Ici commencèrent les exclamations dont je ne pourrais vous donner qu'une légère idée. Quelle horreur, disait l'un, d'enfermer d'honnêtes gens dans de pareils tombeaux ! Quelle abomination, disait l'autre ! C'est les ensevelir vivants, c'est les assassiner, c'est les poignarder...

Nous fûmes bientôt sur la terrasse dont on avait déjà démolie les parapets et une partie des créneaux. Nos pieds avaient à peine touché cette plate forme redoutable qui allait bientôt ne plus être debout, et d'où l'avant-veille on avait vu la mort s'élaner de la bouche de canons que, saisi tous à la fois d'un saint transport, nous nous écriâmes : liberté ! Monsieur de Saulx ramassa le premier une pierre des décombres et, la jetant loin de lui dans les fossés, s'écria de nouveau : liberté !

Cet exemple fut imité universellement ; nous lançâmes tous une pierre en répétant : liberté ! Et fiers d'avoir contribué à la démolition de la Bastille nous nous regardâmes bonnement comme les restaurateurs et les fondateurs de la liberté.

Vous le dirai-je enfin, ma chère tante ? Il m'échappa une espèce de chant lyrique en l'honneur de cette Déesse.

O Liberté ! Noble Déesse  
 Qui fait le bonheur des mortels  
 Toi que jadis Rome et la Grèce.  
 Placèrent sur les saints autels,  
 Des cieux te voilà descendue,  
 Et tous nos malheurs vont finir.  
 Qu'il est doux lorsqu'on t'a perdue,  
 De pouvoir te reconquérir

Ce n'est pas toujours sans orages  
 Que le pilote arrive au port.  
 Plus d'une fois dans ses naufrages,  
 De près il aperçut la mort.  
 Tout peuple amoureux de tes charmes,  
 Doit courir le même danger,  
 Et baigner de sang et de larmes  
 La main qui vient le protéger.  
 Etc...

Je crois vous avoir laissée sur la terrasse de la Bastille, revenez y avec nous ma chère tante, et après nous avoir suivi dans notre promenade, voyez nous descendre par une autre tour, encore l'un après l'autre, toujours précédés par notre vieux invalide, et descendre jusques dans les cachots. Un autre invalide nous y attendait, un flambeau à la main.

Je brûlais d'impatience d'y pénétrer, et quand je vis ces demeures affreuses, où la lumière du jour entrait à peine par un étroit soupirail, vous le dirai-je ?

Je crus pour cette fois être dans les enfers,  
 Je crus voir des spectres livides,  
 Entendre le bruit de leurs fers,  
 Et sous ces voûtes homicides,  
 A mon esprit soudain furent offerts  
 Des malheureux damnés, les supplices divers.

.....

Mais que de choses j'appris par le vieux invalide qui nous conduisait. Les cheveux m'en dressent encore à la tête. Il me dit qu'il y avait des espèces d'armoires pratiquées dans les murs de ces cachots, que là on faisait entrer certains prisonniers privilégiés, qu'on leur donnait seulement du pain pour huit jours, et que ce terme expiré, ils étaient obligés pour vivre, de se nourrir de leur propre chair, de se manger les poings, de se ronger les bras, et de mourir dans le désespoir. Notre conducteur m'ouvrit une de ces armoires sépulcrales, où j'entrevis à la lueur de son pâle flambeau, un squelette horrible qu'on y avait laissé dessécher et dont les ossements, blanchis, me firent reculer d'effroi... Quand je fus sorti des ténèbres de ces cachots avec l'intéressante compagnie qui avait bien voulu m'y conduire, et que je fus remonté dans la grande cour, je la trouvais remplie de curieux qui étaient venus, ainsi que nous, interroger les témoins oculaires, c'est-à-dire les soldats et les autres assiégeants qui étaient encore là en assez grand nombre....

Monsieur Dusaulx nous réunissant autour de lui nous fit cette harangue : Messieurs, l'Hôtel où nous sommes est charmant, c'est une demeure enchantée, un domicile délicieux. Tout agréable qu'il est cependant, je ne voudrais pas y coucher, et je ne crois pas non plus que vous ayez cette fantaisie. Un logement si commode et si magnifique est peu fait pour des hommes tels que nous. Celui-ci vous le savez ne s'est presque jamais rouvert pour les personnes qu'on y enfermait, et quoique les ponts levés soient baissés, et qu'il n'y ait plus rien à craindre, je crains toujours que quelque honnête Alguazil ne nous fasse la politesse de nous y offrir à souper. Il vaut mieux que nous allions souper chez nous, ainsi délogeons au plus vite.

Nous primes nos jambes à notre cou et nous suivîmes promptement Monsieur Dusaulx, qui, à peine hors de la Bastille, se retourna, en disant : messieurs lorsqu'on quitte un séjour agréable on se retourne ordinairement pour le regarder et pour lui faire ses adieux : nous l'imitâmes en riant, et nous

contemplâmes pour la dernière fois le superbe édifice de Hugues Aubriot; nous le saluâmes (soit dit entre nous) avec une très grande irrévérence ....